

XYZ. La revue de la nouvelle

Bob : l'ordre et le désordre

David Clerson



Numéro 118, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71724ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Clerson, D. (2014). Bob : l'ordre et le désordre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (118), 55–60.

Bob : l'ordre et le désordre

David Clerson

J'AI QUITTÉ l'Europe parce qu'on y abolissait les frontières, et j'ai trouvé en Amérique celles des États-Unis, chaque jour plus solides, militarisées. Je suis allé jusqu'à celle du Mexique, du côté de Tijuana, et je l'ai regardée de loin. J'ai vu la barrière qui la délimite au milieu du désert, haute et ponctuée de miradors, puis je me suis approché, j'ai collé l'oreille à son acier et j'ai cru entendre derrière le Mexique grouiller comme un nid de vers.

La chaleur était torride. La sueur coulait sur mon crâne et mes épaules. Je suis retourné dans ma voiture, j'ai allumé la climatisation, puis j'ai roulé, laissant derrière moi la frontière.

Sur l'autoroute, je suis resté sur la voie de droite. Derrière les vitres teintées de ma voiture, à l'abri dans sa solide carrosserie, je me sentais bien. J'ai roulé à soixante-quinze milles à l'heure, légèrement, flottant sur la route.

Au fil de la journée, au volant de ma voiture, j'ai vu des cadavres de marmottes, de renards, de porcs-épics et de je ne sais quels autres animaux écrasés — des tas de chair et de poil maculés de rouge — et j'ai pensé que l'administration publique devrait payer plus de fonctionnaires pour nettoyer les bords de route.

Il faut une laisse pour le chien, une cage pour l'oiseau, des parcs nationaux pour assurer la survie de l'ours, du bison ou du loup. Cela étonne les gens, mais je n'aime ni les animaux sauvages ni les animaux domestiques ; je ne les trouve pas attendrissants, mais plutôt bêtes et sournois, imprévisibles.

Je n'aime pas non plus tous les humains : ce sont souvent des animaux mal apprivoisés.

Parfois, je me dis que nous devrions tous être tenus en laisse ou gardés à l'abri, dans des enclos. C'est aussi pourquoi la vue de mes papiers d'identité me rassure. Pour rendre le monde habitable, il faut nommer les choses, délimiter les frontières.

Moi, je sais que je suis Robert P. de Perreti, quarante-cinq ans, célibataire hétérosexuel, mesurant un mètre quatre-vingts, pesant soixante-quinze kilogrammes, vacciné, de race blanche, spécialiste en sécurité, passionné d'échecs et de jeux de stratégie, ancien citoyen français naturalisé américain. J'appartiens à la classe moyenne-élevée. J'habite en banlieue de Houston. Je me nourris essentiellement d'aliments surgelés. J'ai un faible pour le vin californien. J'aime les voitures américaines. En France, j'ai voté UMP ; aux États-Unis, républicain : je sais ce que je suis.

* * *

Roulant vers Houston, j'ai eu des maux de ventre. Une douleur vive, pour moi inconnue. On aurait dit que quelque chose me bousculait l'intérieur.

J'ai acheté du Alka-Seltzer, que j'ai bu dans les toilettes d'une halte routière, et mes maux de ventre se sont calmés. J'avais peur. Je ne voulais pas être malade, surtout ne pas me retrouver à l'hôpital, avec sa pénible odeur et tous les cancéreux, les vieux, les éclopés. J'ai pensé me payer une meilleure assurance, m'assurer de finir mes jours dans la meilleure des cliniques privées.

En reprenant la route, je me suis senti différent. Je n'aurais su dire exactement pourquoi : quelque chose avait changé. J'étais toujours Robert P. de Perreti, quarante-cinq ans, célibataire hétérosexuel, ancien citoyen français naturalisé américain, mais j'étais gagné par le sentiment que ma vie ne serait plus jamais la même. C'était comme si on venait de m'apprendre que j'allais avoir un enfant ou que je souffrais d'une maladie dégénérative.

J'ai fait la connaissance de Bob quelques jours après mon retour de la frontière. Je l'ai senti à l'intérieur de moi,

indubitablement, sans que je sache depuis quand ni comment. On aurait cru à un passager clandestin, à un corps étranger prisonnier de ma chair. Les jours passaient avec Bob toujours au creux de moi, qui se glissait derrière ma cage thoracique, qui circulait dans mes vaisseaux sanguins. Et il s'est mis à me parler, rarement, et surtout en rêve, m'accompagnant dans ma vie éveillée comme dans ma vie endormie. De sa voix aiguë, un peu nasillarde, il m'a décrit mon système digestif comme une cité organique, mes vaisseaux sanguins comme les routes d'un empire de termites, mon cerveau comme un être endormi possédant d'étonnants pouvoirs psychiques... et je n'ai pas aimé ce qu'il m'a dit, moi qui suis de glucides, de lipides et de protéines, moi qui vis de l'air que je respire et du sang qui coule dans mes veines, de mon gras et de ma chair, de ce que digère mon système digestif.

Il lui arrivait de passer plusieurs jours sans m'adresser la parole, m'accompagnant au quotidien mais semblant m'ignorer, et je vivais alors dans l'attente du moment où il se remettrait à me parler, du moment où sa voix viendrait de nouveau grincer dans mon crâne. Ce n'était pas que je souhaitais l'entendre, c'est que j'attendais qu'il me parle, constamment, comme le malade vit dans la hantise de sa prochaine nausée.

La première nuit où je l'ai vu en rêve, il courait à mes côtés. Nous étions dans le désert sous un soleil brûlant. Il avait le corps visqueux, luisant, comme celui du nourrisson au jour de sa naissance. À côté de nous, nos deux ombres allaient au même rythme et se confondaient parfois.

La nuit suivante, je suis resté longtemps devant la télévision, sautant d'une chaîne à l'autre, tombant sur un défilé de prétendantes au titre de miss America, sur un documentaire sur la vie des hyènes, sur des parades militaires à Pyongyang. Puis, j'ai éteint mon téléviseur, je me suis servi un verre de vin, j'ai regardé par la fenêtre l'herbe coupée court et l'asphalte immaculé.

J'étais fatigué, mais je n'avais pas envie de dormir. Les heures ont passé. Dehors, des oiseaux ont annoncé le lever du 57

jour. Je suis resté couché encore une heure, les yeux ouverts, puis me suis levé pour déjeuner.

Ce jour-là, je suis allé au travail malgré la fatigue, sans nouvelles de Bob. Mais de retour chez moi, je suis monté dans ma chambre, je me suis endormi et nous avons couru ensemble dans un champ de terre battue, tirant la langue comme des chiens et creusant la terre en riant à la recherche de mille-pattes et de vers de terre.

Au réveil, je l'ai senti qui pesait dans mon ventre. Je me suis regardé dans le miroir, j'ai pensé : « Nous nous ressemblons », et j'ai souhaité qu'il soit là, toujours. Mais le jour suivant je n'ai pas ressenti sa présence, et il ne m'a pas visité en rêve. J'étais vide, incomplet, ne vivant qu'à moitié, et le restai le lendemain, vivant dans l'attente du retour de Bob.

Le soir, j'ai marché de pièce en pièce, j'ai regardé dans tous les coins, comme à sa recherche. Mon front s'est couvert de sueur, que j'ai épongée du revers de ma manche. Je me suis assis sur mon lit, j'ai tenté d'y pratiquer les échecs en solitaire, mais sans parvenir à me concentrer, et soudain j'ai su qu'il était de retour, là, dans mon ventre, et je me suis surpris à pleurer.

Je me suis flatté le corps comme si c'était le sien. J'ai humé mon odeur comme si c'était la sienne. Je me suis écouté respirer et j'ai cru que c'était son souffle que j'expulsais de ma bouche. Et j'ai dormi en boule, comme couché dans les bras de l'être aimé. Mon sommeil fut de nouveau le sien. Je partageais ma vie avec lui le jour comme la nuit. Dépliant chacun des doigts de ma main puis la fermant en un poing, me redressant la colonne de la première à la dernière vertèbre, respirant à pleines narines, je ne savais plus si c'était moi ou lui qui agissait ainsi, et ce reflet que je voyais dans le miroir, je n'étais pas non plus certain que c'était le mien.

Pourtant, dès le lendemain, j'avais retrouvé la raison et décidé de traiter le « cas Bob » comme tout problème, un problème auquel il fallait trouver une solution.

C'est bien moi qui figure sur la photo de mon nouveau passeport, un passeport américain. Au plus profond de mes yeux, rien n'indique la présence de Bob.

J'ai roulé de nouveau jusqu'à Tijuana, sur la voie de droite, à soixante-quinze milles à l'heure. La route filait vers l'horizon, et j'étais assis dans le siège du conducteur avec Bob pour seul passager. Je l'aurais cru agité pendant le voyage. J'avais craint son agitation comme on craint la nausée un lendemain de veille, mais j'étais bien décidé à m'en débarrasser. Son calme s'accordait à ma conviction : il ne tentait pas de me faire changer d'avis, il ne pleurait pas pour m'attendrir, il ne me griffait pas l'intestin pour me décourager ; je lui en étais reconnaissant. J'ai passé la frontière, mais Bob, sans passeport, est resté derrière, détaché de moi, soumis à la loi, à une autorité contre laquelle il ne pouvait lutter.

Du Mexique, je me suis envolé pour Israël, où des murs délimitent aussi les frontières. J'ai également pensé aller en Chine, dont j'aimerais voir la Grande Muraille. Dans l'avion, assoupi au-dessus de l'océan Atlantique, j'ai rêvé au désert du Sahara, à ses kilomètres de sable apolitique où se confondent les frontières, et j'y ai erré jusqu'au réveil, sans croiser âme qui vive, dans un univers de mirages.

Je me suis réveillé avec des maux de ventre. J'ai péniblement marché jusqu'aux toilettes de l'avion et j'y ai longuement vomi, une mince vomissure, sorte de fil me ramenant à Bob. Je vomissais et je me disais : « Tu es Robert P. de Perreti, quarante-cinq ans, célibataire hétérosexuel, mesurant un mètre quatre-vingts, pesant soixante-quinze kilogrammes, vacciné, de race blanche : tu sais qui tu es », mais je ne cessais de penser à Bob et je l'imaginai déjà parasitant une autre vie, loin de moi. J'étais jaloux et je vomissais ma jalousie, en tremblant comme un toxicomane. Et je croyais l'entendre me parler en une langue étrange pour me dire ce qu'il avait vu dans mon ventre, des choses pour moi unimaginables : des empires minuscules, des labyrinthes peuplés de monstres 59

unicellulaires, un alphabet du chaos que je ne saurais déchiffrer. Et il me disait : « Robert, tu ne sais pas qui tu es », et je vomissais, je vomissais encore, tirant sur la chasse à répétition pour évacuer mes vomissures, et je me disais que ma jalousie était vaine, que Bob, au fond, ne m'avait jamais vraiment quitté, que s'il me quittait il laisserait toujours en moi une partie de lui, qu'il m'avait toujours habité et qu'il m'habiterait toujours, et je ne savais pas si je devais en souffrir ou m'en réjouir.

Je vomissais encore, et je m'imaginai être une longue vomissure immensurable, un univers nauséeux transcendant les frontières, quelque chose d'incalculable, d'insaisissable, d'insituable, un univers nauséeux peuplé d'innombrables Bob.

* * *

Depuis je me suis marié, j'ai eu des enfants. Les jours s'enchaînent normalement, prévisibles, organisés. Je travaille beaucoup, presque sept jours sur sept ; je dors peu, bien moins qu'avant, et je n'ai jamais souvenir de mes rêves. Pourtant il paraît que je parle dans mon sommeil. C'est mon fils qui me l'a dit : « Papa, quand tu parles dans la nuit, on dirait que c'est pas toi qui rêves. » Je l'ai serré dans mes bras. J'ai senti son cœur battre contre le mien. Je n'ai rien dit.